

Souvenirs d'Égypte

Monique LaRue

Numéro 103, automne 2004

Les mille et une nuits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRue, M. (2004). Souvenirs d'Égypte. *Moebius*, (103), 79–85.

MONIQUE LARUE

Souvenirs d'Égypte

Nous arrivons au Caire une quinzaine de jours avant l'invasion de l'Irak par les Américains en mars 2003. Il est difficile de voir la ville comme ce lieu des almées et des danses du ventre du roman de Naguib Mahfouz que j'ai terminé dans l'avion. Même quand je visite les palais si semblables à celui d' *Impasse des deux Palais* je n'arrive pas à imaginer l'atmosphère orientale, l'art de vivre tels que Mahfouz les a décrits.

Je regarde tout avec des yeux de femme occidentale, nous sommes à la veille de l'invasion, la ville et l'Égypte que nous verrons sont désertées par les touristes et cela fait mal aux chauffeurs de taxi, aux garçons de restaurant, aux hôteliers, cela fait mal à tout le monde et cela fait mal à voir, cela gâche le plaisir et le charme oriental, oui, certainement, que cette collision frontale avec la pauvreté, le sous-développement, le Sud, la réalité du Tiers-Monde, les ruelles jonchées de déchets, la réalité de l'Islam, les visages voilés, les foulards, les femmes séparées des hommes, la réalité des armes omniprésentes pour protéger les touristes des fanatiques, les portails de sécurité à l'entrée de chaque hôtel, la réalité prégnante de cette guerre qui commence ici quand Moïse redescend du mont Sinaï. Tout cela est beaucoup plus présent dans ce que je vois avec les yeux qui sont les miens que Schéhérazade et les danses du ventre, la douceur des harems et les raffinements orientaux, que le culte de l'amour et de l'érotisme qui, entend-on dire à la décharge de l'Islam, seraient plus libres et avancés ici que dans notre Occident bridé par le christianisme et sa peur du sexe. Dans un kiosque non loin d'une des deux synagogues que je verrai au Caire, j'aperçois un livre intitulé

Mein Kempf et je n'en crois pas mes yeux. À mon retour, un ami arabophone à qui je ferai voir une photo de ce stand m'expliquera que ce n'est pas seulement *Mein Kempf* qu'on trouve dans ce kiosque mais *Le protocole des sages de Sion* et les éternels pamphlets sur le complot juif.

Des palais, oui, des cours dont les dimensions sont admirables, des jardins, des orangers, du jasmin, des fontaines, la fraîcheur intérieure, le silence troublé par le roucoulement des colombes, la beauté des céramiques et des marbres, les dédales d'escaliers et le mystère des chambres, les salons, les tapis et les coussins, les salles d'eau, oui, des palais de mille et une nuits. Un monde intérieur et fermé où les fenêtres, les moucharabiehs, viennent chercher le regard, rappeler que dans ces palais dont elles ne sortaient pas, de ces ouvertures bouchées par un grillage de bois foncé, qui les séparaient de la rue et du monde, les femmes pouvaient regarder à l'extérieur mais jamais, au grand jamais être vues, sous peine de déshonorer leur frère et de ne jamais trouver de mari. Un monde impénétrable. De jolies fenêtres qui diffusent un joli éclairage, des fenêtres faites pour voir sans être vues. Cette question du regard se pose partout ici. Quel doit être notre regard, comment regarder ce que nous voyons?

Un matin, sur le bateau qui fait la navette entre les deux rives à Louxor, une femme vient s'asseoir à côté de nous sur la banquette où nous sommes les seuls Occidentaux et probablement les seuls touristes. Deux enfants sont avec elle, une fille de dix ans peut-être, un garçon aux cheveux noir foncé et au visage fermé, ennuyé. Elle s'adresse à moi en anglais. Me demande d'où je viens. Je vais au plus simple: Canada. Elle ne réplique pas automatiquement *Canada dry* comme tous ceux à qui nous répondons la même chose. C'est l'exception à la règle. Nous sommes de Montréal. Pour combien de temps? Deux semaines. Étonnement. D'habitude, les gens viennent en car de touriste. Ils ne prennent pas les transports publics.

Les bons touristes, ces touristes cultivés, intelligents, qui venaient autrefois en Égypte pour découvrir un pays, cela est fini et disparu, me dira, dans un français raffiné, un

des rares marchands de Louxor qui vend encore des copies authentiques et non pas faites à la machine des chefs-d'œuvre maintenant banalisés de l'Égypte. Toutes ces Néfertiti maquillées, vulgarisées, ces mauvaises répliques simplifiées de la Néfertiti du musée égyptien de Berlin.

Maintenant, dit amèrement cet homme qui a vécu en Allemagne, qui est le mari d'une conservatrice de ce musée égyptien de Berlin, les gens se déplacent dans des autobus surélevés, ils mangent en groupe des plats de poulet rôti, nous n'avons plus de contact avec eux, ils visitent en groupe les magasins de souvenirs faits en série, les fabriques de tapis où les enfants travaillent comme des esclaves, ils vont voir les temples, les sons et lumières, mais ils ne visitent plus la ville, ils ont peur de marcher dans les rues, ils n'achètent plus chez les particuliers, ils ne mangent plus dans les restaurants, ils ne connaissent pas notre cuisine, ils ne nous parlent pas, ils ne nous voient plus, nous, les Égyptiens. Incommunicabilité patentée par l'industrie du tourisme qui détruit le rapport humain, chosifie les uns et les autres. Au bout de quelques jours nous nous demandons si nous sommes autre chose que de l'argent, si cela vaut le coup de venir en Égypte, si on peut encore sentir quelque chose de l'Égypte quand on est transformé en *money money* et qu'on ne peut même pas en vouloir aux gens de nous harceler parce qu'on voit les bateaux de croisière vides, on sait que la ville entière est affamée et angoissée à cause de George W. Bush.

Nous voyageons seuls, dis-je à ma compagne. Non, nous ne sommes pas avec un groupe. *There is always something stupid in a group, especially in a tourist group. Yes.* Est-ce que c'est mon mari qui est là, à côté de moi? Oui, c'est mon mari. Est-ce que nous avons des enfants? Oui. Nous avons trois enfants. Ah.

Nous allons pouvoir parler. Tout à coup les barrières s'effacent entre elle et moi comme cela m'est arrivé si souvent quand la maternité me réunit simplement et concrètement à une autre femme, par-delà la langue et le foulard. Vous les avez laissés tout seuls? Non, non. Ils sont grands, ils peuvent rester seuls. Je raconte. Je suis prof de français.

Ah! Elle est prof d'anglais. J'explique comment il se fait que je parle français mais je ne suis pas certaine de me faire comprendre. Pourtant nous nous connaissons presque. Deux mères dans l'enseignement! Il n'y a pas de mystère dans la condition féminine. Moi, je suis divorcée, dit-elle. Mon mari m'a chassée, vous savez comment ça se passe? Oui, oui, je sais. J'ai entendu parler de la loi du mariage, de la répudiation des épouses. Je sais que les hommes ont tous les droits. Mon mari a été ensorcelé par une femme, il m'a mise à la porte. Comment faites-vous avec les enfants? Ma mère m'aide. Elle garde les enfants. Je travaille. Nous nous débrouillons. Vous savez, c'est partout pareil, je lui dis. Oui. Elle est d'accord. Mais quand il va avoir douze ans, mon fils va me quitter. Il va aller avec son père. Je vais le perdre, dit-elle.

Son mari a été envoûté par une sorcière. Une femme qui a un don, qui fait de la magie noire. Cette femme a pris l'esprit de son mari. Cette curieuse affirmation est le plus près que j'approcherai du fantastique oriental... Cette rivale maléfique la déteste et elle, maintenant, elle déteste son mari qui ne lui donne pas d'argent ni rien et qui va lui enlever son fils aîné.

Au retour, nous ferons escale à New York et je me souviendrai du visage très doux de cette femme quand je verrai *tout à coup* la dureté de celui des femmes d'affaires que l'on croise dans les aéroports américains. Je ne peux m'empêcher de penser et de dire, parce que j'ai vu ce que j'ai vu, que les visages entourés par le foulard islamique sont souvent très doux, peut-être par un effet d'uniformisation pervers, et que le visage nu, maquillé et refait de la femme libérée est parfois très dur et qu'il se rapproche parfois de celui de l'homme. Peut-être cela me vaudra-t-il des incompréhensions, mais nous ne pouvons pas éviter le malentendu, la faute de communication.

Dans la partie touristique de Louxor, la réceptionniste de l'hôtel porte un foulard du même rose délicat que son rouge à lèvres. Elle l'arrange avec des plis plats qui forment un croissant et qui, attachés avec des épingles droites à tête de perle, modèlent très joliment sa tête et les con-

tours de son visage. Cette jeune femme réussit à rendre son foulard attrayant et féminin. Mais si on franchit le monde des touristes et qu'on va juste deux rues plus loin, là où les gens vivent réellement, les rues sont complètement musulmanes, le soir, elles appartiennent complètement aux hommes. Le corps des femmes est caché sous des robes malséantes. L'œil lubrique et malsain des hommes mange notre corps à nous, les quelques touristes occidentales qui se voient ici, en ce moment, à la veille du déclenchement de la guerre. Je suis modestement couverte des chevilles jusqu'au cou et, comme me l'a recommandé une amie égyptienne et non musulmane de Montréal, on ne voit aucune de mes « formes féminines ». Un jeune garçon m'agrippe pourtant les seins dans le souk d'Assouan. Je sens pourtant l'œil haineux ou libidineux des hommes dans la rue. L'hostilité latente envers les femmes. Le puritanisme. La rigidité d'esprit. L'absence d'alcool. L'hypocrisie masculine que dénonce si vertement Mahfouz. Tout cela me laisse imaginer ce que doit être l'amour ici. Or je n'en sais rien après tout.

Mais je sais que le visage des femmes dans les pays musulmans que j'ai visités jusqu'ici, le Maroc, la Turquie, l'Égypte, ce visage entouré par un foulard drapé des femmes de ces pays est doux. Leur sourire est doux. Leurs yeux sont doux. Je crois que je n'ai vu nulle part ailleurs cette douceur presque pathétique dans le contexte que l'on sait. Je ne l'ai pas vue sur le visage impassible des Japonaises. Ni sur les visages fiers et affirmatifs des Européennes. Ni sur les visages durs des Américaines. Peut-être puis-je faire une exception pour le visage souriant des mères mexicaines. Généralisations, généralisations, prison de la généralisation et prison du regard. Comment échapper à cette opération, la généralisation, source de tout racisme. Comment, quand on voyage, ne pas fonctionner à l'induction? Comment regarder? Je refuse de ne pas croire mes sens. Je refuse de ne pas dire ce que concrètement j'ai sous les yeux. Je me défends de généraliser. Je tente de comprendre, de me faire mon idée par moi-même, sans personne qui me dise quoi penser, je cherche comment interpréter ce que je vois, et à

compléter mon regard par la lecture. Qu'on n'aille donc pas conclure stupidement que je serais d'une quelconque manière, en disant les choses comme je les vois, en train de trouver quelque qualité que ce soit au voile islamique et à ce qu'il signifie sur l'inacceptable place de la femme telle qu'on la voit dans la ville islamique. Le contrôle de l'espace public par la religion me ramène au contraire au monde obscur des années cinquante au Québec, aux soutanes et aux sœurs voilées, aux campagnes contre les robes sans manches et à tous ces mauvais souvenirs emportés par la Révolution tranquille. Voyager dans l'espace géographique, c'est voyager dans le temps et nous sommes ici au moyen âge de la condition féminine. Mais l'espace géographique est de plus en plus petit et le moyen âge se rapproche.

Dans la rue où je passe quotidiennement au Caire, devant et autour de la très belle synagogue, jusqu'au coin de la rue transversale, sur le perron et à l'entrée, se tiennent à toute heure du jour et de la nuit des soldats armés et portant des gilets pare-balles qui n'ont rien de rassurant et incitent à ranger l'appareil photo. Je verrai la même présence plus discrète mais néanmoins dérangeante devant les synagogues de Berlin.

Dans le périmètre qu'on appelle le vieux Caire, un vieux juif qui porte la kippa m'apprend que la synagogue a été rénovée par notre compatriote Phillys Lambert et cela me réjouit. Selon lui, il reste cinq juifs au Caire. Comme il resterait cent juifs à Varsovie m'a raconté un autre ami en Pologne. Rien de ce que veulent dire ces choses ne s'oublie en cette veille imminente de la guerre, en Égypte.

Un soir, nous nous arrêtons à la mosquée El Azar, le sommet de l'orthodoxie musulmane. On nous montre le mirhab d'où Nasser a prononcé un discours fameux disant que les Égyptiens veulent être chez eux en Égypte.

Dans le célèbre souk qui se trouve juste à côté une femme me prend par la main et me conduit dans les ruelles. Elle veut me vendre un bijou qui protège du mauvais œil. Je l'achète.

À l'hôtel anglais où nous habitons, on peut prendre un verre. C'est un endroit qui rappelle les films et les romans

d'espionnage, la présence européenne en Égypte pendant la Seconde Guerre mondiale, la réputation de cosmopolitisme d'une ville maintenant recouverte par la religion et la culture uniques.

Au cinquième étage vit le fantôme de l'hôtel. Un vieil homme habillé d'une bure blanche, coiffé d'un turban blanc, qui surgit à tout moment de l'ombre, sans aucun bruit.

Il représente le mystère du pays autre, de la culture de l'autre, son impénétrabilité. Le fantôme de l'hôtel : parfois il est là, assis dans l'escalier. Que fait-il ? Me protège-t-il ? Me surveille-t-il ? Me menace-t-il ? Me veut-il du bien ou du mal ? Me déteste-t-il, avec mes dollars, ma liberté, mes jambes nues, la bouteille de vin que je monte à la chambre ? M'envie-t-il ? Est-il toléré par l'hôtel ? Fait-il le ménage ? Il ne dort pas la nuit. Je suis pour lui ce qu'il est pour moi. Un mystère et une énigme.

N'est-ce pas ce que je suis venue rencontrer ici : le sphinx... ?

Il est certain en tout cas que mon regard a été en tout temps captif de la conjoncture politique, orienté par l'imminence de la guerre, par l'actualité persistante du conflit israélo-palestinien, par la situation d'Israël au Moyen-Orient, par la résurgence de l'antisémitisme dans le monde, par la persistance incroyable et pourtant réelle de l'antisémitisme même après l'Holocauste, par l'attaque des tours du World Trade Center du 11 septembre 2001, par la question de l'Islam qui se pose de manière de plus en plus forte aux pays occidentaux comme aux pays arabes. Il est certain qu'avec mes seuls yeux de femme occidentale je n'ai pas trouvé le sésame qui m'aurait fait passer comme Alice au pays des tapis volants, des narguilés, des contes exotiques de Flaubert et des toiles exotiques de Delacroix.